

3

XX^e siècle : le roman en questionLaurent Gaudé, *La Mort du roi Tsongor*, 2002**Interview****Laurent Gaudé****Ecrivain****Comment avez-vous imaginé *La Mort du roi Tsongor* ?**

Pour une raison que j'ignore, je pense souvent et beaucoup aux héros de la tragédie ou de l'Antiquité grecque. Ce sont des textes que j'aime beaucoup, qui m'accompagnent. Je pense souvent à Hécube, à Hector, à ces personnages qui sont magnifiques. J'avais envie de voir si le genre de l'épopée était encore possible pour le lecteur d'aujourd'hui. Aussi, j'ai été directement prendre dans *La Guerre de Troie*, le schéma qui sert de point de départ à *La Mort du roi Tsongor* : on a une ville, on a un roi, on a une fille et deux prétendants, et ensuite une guerre qui se déclenche. Ces éléments-là sont directement liés à Troie.

Comment avez-vous construit les personnages de votre récit ?

Avec le roi Tsongor j'avais envie d'un personnage qui incarne la figure du conquérant, du roi. Ensuite, derrière ça, ce qui m'intéresse, c'est comment juge-t-on de ces hommes-là, comment est-ce qu'il peut lui-même se juger quand on a tant conquis, quand on a tant détruit forcément, parce que la conquête cela se fait l'arme à la main, c'est dans le sang et le feu. Comment est-ce que l'on juge sur la balance morale de chacun d'entre nous ? Est-ce que c'est un monstre ? Est-ce que c'est un héros ? J'ai travaillé un jour sur la figure d'Alexandre Le Grand, j'avais exactement les mêmes problèmes. Ce sont des problèmes que je trouve intéressants, c'est-à-dire qu'on ne peut pas réduire tout ça à c'est bien c'est mal. Le roi Tsongor porte cette complexité-là j'espère, c'est à la fois un père qui aime ses enfants manifestement, un roi qui a probablement été assez bon - il fait preuve d'une certaine noblesse avec Katabolonga - et en même temps, c'est une vie de sang. Ça, ça m'intéressait beaucoup. Pour les autres personnages, le fils, Souba, c'est un personnage qui s'est beaucoup modifié au cours de l'écriture et qui lui incarne pour moi tout à fait autre chose. Il permet au livre de partir vers d'autres territoires et une autre couleur. D'une manière générale, j'avais envie que les personnages subissent et incarnent la tragédie, donc je les ai construits en fonction de ça : quelle position avaient-ils dans cette énorme machine qui se met en branle, qui est absolument inéluctable et qui va écraser quasiment tout le monde. Chacun vient s'inscrire dans cette roue-là qui broie tout et qui, dans ce livre, s'appelle la guerre. La tragédie prend parfois d'autres visages, dans celui-là c'est vraiment la guerre et le désir de vengeance : au bout d'un moment, la guerre finit pour tourner en roue en libre, on ne sait plus pourquoi on se bat. On se bat simplement pour venger celui qui est mort la veille.

En quoi *La Mort du roi Tsongor* est-il un roman initiatique ?

J'aime bien l'idée d'un roman initiatique et quand je parlais d'une autre couleur dans le livre, c'est celle-là. C'est vrai que je voulais que le thème principal soit celui de la tragédie, aussi la plupart des personnages prennent place dans la guerre, acceptent cette idée-là et ils vont, certains avec réticence, mais beaucoup, peut-être pas joie, un peu comme dans *Illiade*, s'engager dans la guerre.

La guerre est chose dont on attend de la gloire et qui en soi n'est pas mauvaise. Alors, très vite dans *La Mort du roi Tsongor*, puisque c'est une épopée d'aujourd'hui - je n'ai plus la même vision que les auteurs de l'Antiquité-, très vite ça s'assombrit, ça se durcit. Je crois que la guerre dans *La Mort du roi Tsongor* est une guerre sale, au sens où elle salit les hommes qui y participent. Je ne fais pas du tout l'éloge de la guerre. C'est pourquoi j'avais envie que le livre ne soit pas tout entier là-dedans et j'ai eu cette idée du lien entre le père et le fils, et de cette mission étrange que Tsongor donne à Souba : part et construit les tombeaux. Au début, cette mission est vécue comme un châtement par Souba, comme une manière de l'exclure, de l'éloigner. Souba met un certain temps à comprendre que c'est probablement l'idée qu'a eu son père pour qu'au moins un d'entre eux soit sain et sauf. Il avait sûrement prévu la chose et confier cette mission à Souba est une manière de le sauver. Avec Souba, et c'est ce qui pour moi était intéressant, c'était l'occasion d'être dans une toute autre tonalité, c'est-à-dire qu'au lieu d'être dans de l'écriture de groupe, de mouvement et de lutte, de combat et de rage, je suis dans un parcours solitaire. Souba est *a priori* à peu près seul, il est avec sa mule. C'est très contemplatif et surtout c'est initiatique : il va apprendre au fur et à mesure un certain nombre de choses. D'avoir à construire les différents tombeaux qui incarneraient les différents visages de son père vont lui faire comprendre qui était vraiment son père, mais aussi et surtout qui il est lui-même.

Quelles ont été vos sources littéraires et vos références ?

Il y en a eu beaucoup, j'avais besoin avant de commencer la rédaction du tout premier jet de m'imbiber de la musique de l'épopée. J'ai donc lu des épopées diverses, bien sûr *l'Illiade*. Comme à chaque fois j'ai été frappé par la crudité de la langue et des descriptions notamment de combat que l'on oublie parce qu'on se souvient du schéma ou que d'un certain nombre de personnages. Mais quand Homère parle de batailles, il décrit très précisément où la lance perfore le corps de l'ennemi. On parle d'organes, on parle de sang. C'est très précis, c'est très sensitif. Moi je trouve cela très beau parce que cela nous rapproche beaucoup du champ de bataille, on a l'impression d'y être.

Il y avait aussi une épopée que je trouve absolument magnifique qui est l'épopée de *Gilgamesh*. C'est un texte extrêmement ancien, probablement le plus ancien, un texte magnifique avec ces deux personnages frères Gilgamesh et Enkidou. J'ai essayé de trouver des épopées africaines, c'est-à-dire des retranscriptions écrites d'épopée africaines, et notamment une qui me revient en tête *La geste de Segou*, qui raconte la bataille autour de la ville de Segou. Ce sont des textes qui ont tous en commun, même si ce sont des civilisations très différentes, d'avoir une forme d'oralité dans la langue en utilisant toujours les mêmes procédés : la répétition, une certaine forme de grandiloquence, si on voulait le dire péjorativement. Effectivement les personnages se nomment : moi je suis un tel et voilà ce que je vais te faire et quand je t'aurai fait ça, voilà ce que je te ferai. Cette manière de parler qui n'est pas naturelle, qui n'est pas banale, qui est déjà une forme de combat, ou en tout cas de mise en scène de la langue, est commune à toutes ces épopées-là.

Et puis, il n'y a pas que des textes, il y a aussi, parce que je suis un homme d'aujourd'hui, donc j'ai vu un certain nombre de films, les films de Kurosawa. Ils déploient exactement la même chose mais simplement de manière visuelle. Dans un film comme *Ran*, quand on voit les armées se mettre en place avec les différentes couleurs, bleu, rouge, c'est absolument somptueux et magnifique. Il y a une espèce de mise en scène de beauté du dispositif guerrier que Kurosawa maîtrise absolument parfaitement.

Enfin, j'ai besoin de visuels pour commencer à écrire, donc un des travaux préliminaires a consisté à me mettre en quête de photos. J'ai donc accumulé les grands albums de photos. Ce pouvait être des

photos sur les cérémonies en Afrique, sur les bijoux ou sur les costumes. Ces photos concernaient toute l'Afrique, aussi bien l'Éthiopie que le Maroc ou le Mali. Et je les ai feuilletées, je les ai regardées, je les ai photocopiées, recoupées sans me soucier des frontières, uniquement à la recherche de visages dont je pouvais me dire, lui c'est un personnage. Pour tous les personnages du livre, j'ai quasiment une ou deux images possibles de ce qu'il peut être, et cela m'a beaucoup aidé. C'était pour moi une manière de revenir assez régulièrement sur un certain nombre de petits détails comme la description du début du *Roi Tsongor* où il y a les différents peuples qui se mettent en place et qui ont tous des coutumes visuelles différentes, il y a ceux qui sont cendrés par exemple. Tout ça est vraiment né de la contemplation des photos.

Pourquoi avoir choisi l'Afrique pour raconter cette histoire ?

Pour moi c'est plus compliqué que ça. C'est-à-dire que si je suis honnête avec vous, je vous dirais que pour moi aussi c'est en Afrique. Mais en même temps très vite, j'ai eu l'idée, le sentiment qu'il ne fallait pas inscrire le récit si explicitement en Afrique. Donc le mot Afrique n'est jamais prononcé, l'adjectif africain ou africaine non plus, et même j'ai essayé de faire en sorte qu'aucun personnage ne soit qualifié par la couleur de sa peau. Bien sûr les noms résonnent pour la plupart africains comme Bandiagara. Le lecteur va probablement imaginer qu'il est noir, en même temps s'il ne le fait pas cela me va aussi, je donc je préfère ne pas l'indiquer. Donc c'est une Afrique, mais c'est une Afrique d'abord qui est totalement imaginaire. *La Mort du roi Tsongor* n'est pas nourri d'un épisode historique de tel ou tel pays africain, ce n'est pas l'histoire du Mali ni l'histoire de l'Éthiopie, c'est inventé. Et ça c'est très important pour moi, en fait, c'est une Antiquité africaine, mais aussi pourquoi pas saharienne, Samilia c'est un prénom qui serait presque plus du Maghreb et si, de temps en temps, le lecteur peut se dire qu'il est peut-être en Mésopotamie, moi ça me va très bien. J'avais envie de fonctionner par collages pour bien affirmer à tout moment que c'est une Antiquité imaginaire.